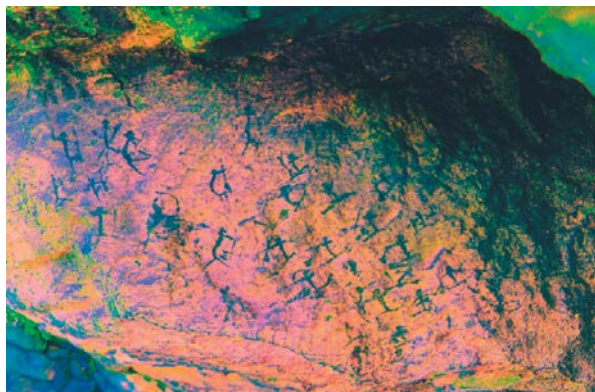




> sont agrandies et complexifiées. Ils se sont ensuite multipliés au Néolithique avec la sédentarisation et l'avènement de l'agriculture. De fait, l'archéologie et la comparaison avec les peuplades actuelles de chasseurs-cueilleurs permettent de repérer les périodes durant lesquelles des combats collectifs sont apparus et intensifiés et, dans une certaine mesure, leurs circonstances sociales.

DES DÉBUTS INCERTAINS

Les archéologues disposent d'une documentation hétérogène et souvent délicate à interpréter. Ils peuvent s'appuyer sur l'art pariétal. Les peintures qui ornent les parois des grottes paléolithiques de Cougnac et de Pech Merle, dans le Lot, et celles de la grotte Cosquer, dans les Bouches-du-Rhône, qui datent d'environ 25 000 ans, montrent par exemple des individus en position plus ou moins allongée transpercés de traits. Mais s'agit-il d'individus blessés ou frappés mortellement par des lances, comme l'avancent certains préhistoriens, ou, selon une autre interprétation, de représentations de forces shamaniques ? Il est malheureusement impossible de répondre.

Les premiers témoignages avérés de confrontations entre groupes armés nous sont offerts par l'art plus tardif du Levant espagnol (entre 8000 et 5000 avant notre ère). Des scènes spectaculaires évoquent clairement des activités violentes, voire franchement guerrières : combats entre bandes rivales d'archers, embuscades, massacres de personnes désarmées et même exécutions.

Autres indices matériels de conflits létaux : les armes. Mais là encore, la prudence est de mise. Il ne fait aucun doute que l'épée et l'arsenal défensif (casques, boucliers, cuirasses...), inventés à l'âge du Bronze, aux alentours de 1700 ou 1600 avant notre ère, incarnent le guerrier. Mais il est parfaitement possible de combattre avec des instruments créés pour d'autres usages. Vers 5000 avant notre ère, dans le sud de l'Allemagne, des villageois ont été massacrés à coups d'herminettes servant traditionnellement à travailler le

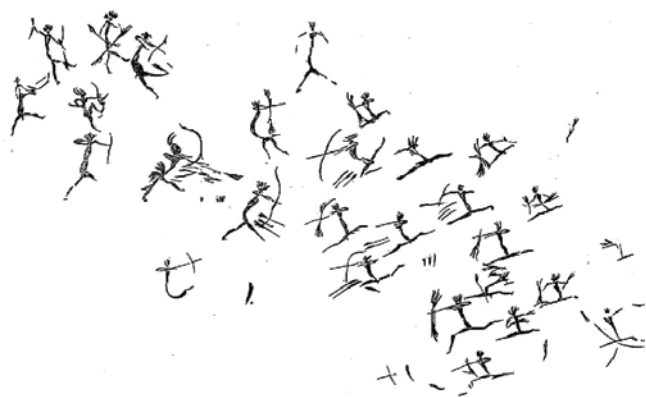
Des peintures rupestres du Levant espagnol réalisées entre 8000 et 5000 ans avant notre ère font partie des premiers témoignages avérés de conflit armé entre deux groupes (la photographie de gauche est complétée par une image à contraste renforcé et par un croquis de la scène représentée).

bois. À l'inverse, des outils comme les masses en pierre, qui semblent destinées à tuer, ont parfois une tout autre fonction. Au Proche-Orient, ces masses symbolisaient l'autorité, et étaient peut-être un moyen de résoudre pacifiquement des conflits.

Les vestiges des implantations humaines constituent une troisième source d'informations. Les populations se sentant menacées prennent généralement des précautions. Par exemple, les habitats dispersés de fond de vallée peuvent être abandonnés au profit de places circonscrites plus facilement défendables. Au Néolithique, une multitude de villages d'Europe s'entourent ainsi d'enceintes fortifiées. Cependant, toutes ne semblent pas conçues pour la défense. Certaines servent aussi à affirmer l'identité ou la puissance des occupants.

Un quatrième type d'indices d'activité guerrière est constitué par les marques de blessures sur les ossements humains. Mais pour les périodes les plus anciennes du Paléolithique, les restes osseux sont rares et ceux présentant des traumatismes encore plus. Et lorsqu'ils existent, leur interprétation est délicate. Seule une blessure par projectile sur trois ou quatre laisse une trace sur les os. Sans compter qu'une pointe de pierre ou d'os retrouvée dans la tombe d'un défunt peut avoir causé sa mort ou simplement faire partie des objets cérémoniaux. En outre, il est impossible de savoir si une blessure non cicatrisée résulte d'un accident, d'une exécution ou d'un homicide. Mais comme je l'ai dit, homicide et guerre sont deux choses différentes. Et tous les combats ne sont pas létaux. Les archéologues trouvent fréquemment dans les sépultures des traces de fractures par enfoncement de la calotte crânienne cicatrisées, mais rares sont celles qui ont pu causer la mort. Il est probable que nos ancêtres se bagarraient ou réglaient leurs conflits personnels autrement qu'en tuant.

Pris individuellement, tous ces indices sont généralement ambigus et discutables. Il est souvent nécessaire d'en rassembler plusieurs pour avoir un début de soupçon de guerre ou établir la probabilité d'un tel événement. Mais



des fouilles archéologiques scrupuleuses permettent au moins de s'en assurer.

Quels sont les indices en faveur de la réalité de la guerre au cours de l'histoire humaine? Tout dépend de l'échantillon considéré et de sa représentativité! Si l'on ne considère que les rares exemples connus pour leur fréquence élevée de blessures mortelles, on peut conclure, comme Steven LeBlanc et Katherine Register, que 25% des décès sont des morts violentes. La propagation d'idées fausses résulte aussi du biais médiatique consistant à mettre en avant les découvertes de massacres anciens: c'est ignorer les innombrables fouilles qui ne révèlent aucune trace de tuerie.

L'analyse fine des documents se rapportant à une région et une période données permet d'esquisser un tout autre tableau dans lequel la violence collective est à peine présente et devient même imperceptible à mesure que l'on remonte dans le temps. Si la guerre n'a pas toujours existé, quand a-t-elle émergé?

PREMIÈRES HOSTILITÉS AVÉRÉES IL Y A 14 000 ANS

Pour de nombreux archéologues, elle est apparue au cours du Mésolithique. Cette période qui débute en Europe après la dernière grande glaciation, vers 9700 avant notre ère, marque de fait une bascule. N'étant plus contraints de se déplacer autant pour trouver leur nourriture, les chasseurs-cueilleurs ont commencé à se sédentariser et à former des sociétés plus complexes. Mais la réalité n'est pas aussi simple. Car la guerre semble apparaître en plusieurs endroits et à différents moments.

La première preuve convaincante d'un massacre collectif remonte ainsi au Paléolithique. Vers 12000 avant notre ère, au pied du Djebel Sahaba, sur les rives du Nil, dans le nord du Soudan, 59 chasseurs-cueilleurs ont été attaqués et tués par une tribu rivale. Les squelettes d'une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants portent des traces de coups ou de pointes de flèches. Des heurts qui témoignent vraisemblablement de la forte

CHASSEURS-CUEILLEURS: LA GUERRE INVISIBLE

On a peine à croire, en voyant les épées de l'âge du Bronze, les fresques retraçant l'épopée martiale de Gilgamesh, les forteresses médiévales ou nos plus modernes cimetières militaires, que les guerres passées aient pu, en quelque sorte, disparaître sans laisser d'indices. Pourtant, s'agissant de possibles conflits armés intervenus dans des sociétés de chasseurs-cueilleurs mobiles, tout concourt à les rendre indécélables par l'archéologie. La première raison, évidente, est la longueur de la période écoulée – plusieurs milliers d'années pour le Paléolithique européen. Mais il en est d'autres, tout aussi redoutables.

compétition entre groupes pour s'approprier des ressources de plus en plus rares.

Au Proche-Orient, au nord du Tigre, des conflits ont vraisemblablement opposé des villages de chasseurs-cueilleurs entre 9750 et 8750 avant notre ère. Non loin de là se trouvent les plus anciennes fortifications villageoises connues dans la région. Construites au VII^e millénaire par des agriculteurs, elles traduisent une volonté de se défendre. Et la première prise d'une agglomération urbaine par la force est plus récente encore, puisqu'elle se situe entre 3800 et 3500 avant notre ère. À cette date, la guerre est largement répandue dans toute l'Anatolie, notamment en raison des vagues migratoires venues du nord du Tigre.

Autres lieux, autres temps. Le sud du Levant, entre le Sinaï, le sud du Liban et la Syrie, n'a livré aucun indice probant de combats collectifs antérieurs à 3200 avant notre ère. Au Japon, les morts violentes sont rares parmi les groupes de chasseurs-cueilleurs de 13000 à 800 avant notre ère. Avec le développement de la riziculture humide, à partir de

La guerre peut en effet laisser trois types de traces. Les premières sont documentaires. Dans des sociétés sans écriture, il ne peut s'agir que de productions artistiques. Or celles-ci, bien qu'elles nous soient parfois parvenues en grand nombre, ne figurent pas nécessairement des humains. Quant aux rares œuvres de chasseurs-cueilleurs, qui, dans le monde, dépeignent des scènes de violence armée, il est très difficile d'en inférer la réalité sociale qui les a inspirées.

En ce qui concerne les moyens matériels de la guerre, des chasseurs-cueilleurs mobiles n'ont, par définition, édifié aucune des infrastructures qui, depuis des millénaires, sont associées à l'activité martiale (fortifications, arsenaux ou casernes, etc.). Leurs armes elles-mêmes, en l'absence de métal, n'ont pu se conserver sur d'aussi longues durées que dans des circonstances exceptionnelles. Des armes offensives, on ne retrouve tout au plus que des pointes d'os ou de pierre, dont il est presque impossible de déterminer l'usage – chasse ou combat? Des boucliers ou des armures de matières organiques tels qu'en portaient récemment divers chasseurs-cueilleurs, il ne peut pour ainsi dire rien rester.

Enfin, la guerre meurtrit les corps, mais toute mort violente ne laisse pas une trace sur le squelette, et toute trace de violence ne résulte pas nécessairement d'une guerre. S'agissant de sociétés aux effectifs limités, qui nomadisaient et ne possédaient presque jamais de cimetières, la probabilité de retrouver un groupe de victimes est très faible. Si l'on ajoute à cela des coutumes funéraires consistant à démembrer ou à ingérer le corps des ennemis ou celui de ses propres parents tombés au combat, ainsi qu'on a pu l'observer par exemple en Australie, cette probabilité devient infime.

CHRISTOPHE DARMANGEAT

Laboratoire Dynamiques sociales et recomposition des espaces (Ladyss), université Paris-Diderot